58me Année — 3me Série — N° 278 Le Numéro quotidien : DIX CENTIMES dans toute la France — Etranger : VINGT CENTIMES Vendredi 4 Octobre 1912

Seine N° 1912

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)
POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
8, place de la Bourse
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arrt)
TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris et Départements.....	9 »	18 »	34 »
Étranger — Union postale...	18 50	36 »	70 »

Dans les colonies françaises, mêmes prix d'abonnement que pour Paris.

SOMMAIRE

Le Bourgeois policier : FERNAND VANDÉREM.
La Vie de Paris : Le Chapeau d'automne : MARCEL BOULENGER.
Dans les Balkans : La situation ; Les chances de paix ; L'état d'esprit à Constantinople ; A travers l'Europe.
Les armées d'Orient : Roumanie, Serbie, Grèce, Monténégro : DE BEYRE.
Les affaires marocaines : Arrivée du général Lyautey à Marrakech.
M. Sasonoff à Paris : CH. DAUZATS.
Dessin : Par fil spécial : ALBERT GUILLAUME.
A l'Institut : Académie française : CH. D.
Petite Chronique des lettres : PH.-EM. GLASER.
Gibier frigorifié : MAXIME GIRARD.
Lettre d'Argentine : La politique intérieure et la diplomatie.
Guerrières d'Orient : A. M.
A l'Opéra-Comique : La saison 1912-1913 : G. DAVENAY.
Courrier de la Bourse.
Gazette des tribunaux : M. Cochon en correctionnelle : GEORGES CLARÉTIE.
Dessin : Aux Capucines : DE LOSQUES.
Les Théâtres : Au Vaudeville : « La prise de Berg-op-Zoom » : ROBERT DE FLERS.
Feuilleton : Le Revenant : GEORGES OHNET.

Le Bourgeois policier

Voilà encore le roman policier qui va passer un mauvais quart d'heure. Après l'attentat manqué de Simonin à Castelnau, l'attentat manqué de Rorique à Namur. Dans tous deux même luxe de préparatifs traditionnels. Plan graphique de l'endroit à cambrioler et des alentours, itinéraire détaillé des changements et contre-changements de route, amas d'armes et de munitions, cordages pour ligoter les victimes, chloroforme pour les endormir, tout cela sent d'une lieue son Rafles ou son Arsène Lupin. Alors gare aux émules de M. Conan Doyle ! De nouveau nous allons revoir leur responsabilité sur la sellette.

A vrai dire, la responsabilité de ces auteurs reste contestable. Bien avant eux, Ponson du Terrail, Montépin et Gaboriau, pour ne pas parler de Balzac, avaient opéré dans le même genre sans que personne songeât à leur reprocher les crimes du jour. C'est qu'en réalité, dans ces forfaits, l'imagination a beaucoup moins de part que le besoin et les fréquentations. La prison ou le bagne en apprennent plus long sur le métier que tous les romans du monde. Un feuilleton fournira peut-être au malfaiteur quelques expédients de supplément. Mais l'inspiration qui lui met en main la pince-monseigneur et le browning surgira d'ailleurs : du manque d'argent, des camaraderies, ou même de certaines théories sociales.

Il ne faudrait pourtant pas en conclure que la vogue de la littérature policière soit demeurée sans résultat. Une faveur aussi éclatante ne se maintient pas aussi longtemps sans laisser d'empreinte sur l'esprit public. Seulement on se trompait de piste. On cherchait les traces de cette influence dans les grandes masses où c'est à peine si elle a marqué, au lieu de les signaler où elle s'aperçoit le plus, dans les classes où elle a le plus porté, j'entends les classes aisées et riches.

***

Grosse surprise, on se le rappelle, que cette brusque invasion du roman policier dans des régions dont l'accès lui semblait à jamais fermé. On criait à l'invraisemblance. C'était cependant oublier ce « goût de l'intérêt » dont Schopenhauer a si bien montré la force dans le public. C'était surtout ne pas comprendre que l'ostracisme dont la bonne société frappait le roman-feuilleton ne tenait nullement à un dédain foncier.

Le roman policier n'avait contre lui que sa marque. Les auteurs qui s'y adonnaient étaient mal portés. Dans un boudoir Louis XVI de trente mille francs ou sur un guéridon venant de la Pompadour, comment laisser traîner du Gaboriau, du Montépin, du Ponson du Terrail ? Pas moyen sans se couvrir de ridicule.

Mais, dès l'instant que des littérateurs comme M. Conan Doyle, M. Maurice Leblanc, M. Gaston Leroux et plus récemment M. Tristan Bernard, s'avisaient de réhabiliter le roman policier, leur succès universel dans les salons ne pouvait faire doute. Enfin, on avait là des noms considérés, montrables. Et ce fut, en effet, le triomphe mondain dans toute l'énergie du terme. On ne lisait plus qu'eux. On ne voyait qu'eux sur les tables les plus huppées. Et aujourd'hui déjà ils comptent une postérité innombrable.

Pas d'éditeur qui n'ait créé sa bibliothèque policière. Pas de librairie où la vitrine ne déborde de romans au titre sinistre avec la couverture de rigueur : browning braqué sur un apache, policier terrassé, main sanglante et autres emblèmes signalétiques.

A raison de dix volumes par mois, vous jugez de la consommation. Mais la digestion reste plus mystérieuse. Elle dépend beaucoup des tempéraments.

Sur un lettré, cette absorption à jet continu d'aventures rocambolesques glissera sans guère entamer. Prémuni par ses études classiques et par son goût, plus sensible à une belle image, à une observation juste, à une phrase harmonieuse qu'à la complication des péripéties, le lecteur en question s'amusera des épisodes, admirera l'ingéniosité de l'auteur, goûtera l'adresse du travail, sans toutefois participer de cœur au récit et sans y aller de son voyage.

Mais prenez au contraire un lecteur moins cultivé. Celui-là tout de suite est en danger. Les lectures préalables n'ont pas mis en lui ce vaccin littéraire qui préserve des intoxications. Dans sa tête ni points de comparaison ni points de résistance. Cavité ouverte où les romans policiers un à un s'engloutissent, se tassent, fermentent, sans réaction et sans contrôle, jusqu'au jour où cherchant une issue ils la trouvent dans la suggestion, modelant le lecteur à l'instar de leurs héros, lui insufflant leurs manies, leurs curiosités, leurs tics.

Et voilà dans la société un type nouveau qui se dégage et commence à poindre : le policier mondain, le bourgeois policier.

***

C'est le plus souvent — caractère, intelligence, situation — un monsieur dans la moyenne et que rien ne semblait prédestiner aux fonctions d'Inspecteur général de la Sûreté.

Sa vocation ne procède pas de ses aptitudes. Le hasard d'une première lecture en décide. Il a lu un roman policier qui l'enchante. Il en lit un second, un troisième, dévore série sur série. Et peu à peu, tel don Quichotte s'enflammant aux récits de chevalerie, voici que devant tant de merveilleuses prouesses son cerveau se met à bouillonner. La rouerie et la perspicacité des détectives surtout l'enivrent. Leur génie pour découvrir sur un clin d'œil, sur un sourire ou sur un poil de barbe, tous les replis d'une âme humaine, le comble d'enthousiasme. Leur prestesse à établir des rapprochements inattendus le transporte. Que de mystères insoupçonnés autour de nous et auxquels nous ne prenons pas garde ! Que de petits faits imperçus qui sont l'indice de grandes choses ! Et bientôt l'émulation le travaille. Tout un horizon de recherches, d'observations, d'inquisitions précieuses se déroule sous ses yeux ravis. Pourquoi, pas plus bête qu'un autre, maintenant qu'il possède le maniement et la marche, ne se risquerait-il pas à un petit essai ?

Précisément, une dame de sa connaissance vient d'entrer dans un immeuble où logent deux couturières et une modiste. Oui, mais trois autres étages n'ont pas d'enseigne et la maison a deux issues. Il se poste aux abords de la seconde et attend une heure. La dame appelée par une course dans la rue mitoyenne sort tranquillement par la seconde porte. Notre homme s'efface derrière un réverbère. Il a peine à contenir sa joie. Rien désormais ne lui retirera de l'idée que la dame sortait d'une visite coupable.

Mis en goût par ce premier succès, un soir l'occasion lui offre une autre tentative : un de ses amis a pénétré dans un bureau de tabac tenu par une charmante buraliste. Du dehors on le voit causer avec la jeune femme qui sourit. Le lendemain à la même heure, notre détective sera là au guet et si, par malheur, son ami, à court d'allumettes, repasse par le bureau et demande de la monnaie à la jeune marchande, affaire réglée, à retenir. Et de deux.

Dès lors, saisi par l'engrenage, il n'arrête plus d'observer et de noter. Tout le temps qu'il peut dérober à ses affaires est voué aux investigations. Il finit même par se passer des faits. Une expression de visage, une intonation de voix lui en tiennent lieu. Là-dessus il bâtit, il classe, puis passe à une autre opération. A dîner, au théâtre, dans le monde, partout son oreille se tend et son regard scrute. Il enregistre, élabore, rapproche et conclut. Bien entendu jouissances solitaires dont le prix consiste à n'être connues que de lui seul. Parfois cependant il éclate. Il vous frappe sur l'épaule.

— Je vous ai aperçu hier rue de la Paix.

— Eh bien ?

— Rien, rien, je m'entends.

Et il s'éloigne avec le petit rire satanique du monsieur qui sait tout et désire qu'on le sache. A quoi correspondait ce rire ? Quelles bizarreries incohérentes avaient pu s'échafauder dans cette cervelle surchauffée ? Que « savait-il » au demeurant ?

Les trois quarts du temps, néant. Mais que lui importe ? Il possède mieux que des certitudes : des intuitions. Aussi que ses pistes le conduisent à des impasses, que ses déductions se brisent contre la vérité, que ses calculs s'écroulent devant l'évidence, sa crédulité ne fléchit pas d'un pouce, sa conviction ne baisse pas d'un cran. Il sait.

***

Il y aurait dans ce type, pour la comédie ou le roman, un personnage d'une drôlerie irrésistible et que je recommande à nos humoristes.

L'essentiel, seulement, serait d'y garder la mesure et de le maintenir dans la note gaie.

Lui donner, par exemple, l'envergure d'un don Quichotte amènerait à le dénaturer. Don Quichotte s'envole sur les ailes de la chimère vers les risques de l'idéal. Tandis que le policier bourgeois ne court qu'en taxi-auto à la recherche du potin de cinq heures.

Mais, d'autre part, on aurait tort de verser dans la satire noire. Le bourgeois policier ne mérite pas la rigueur. Il ne doit nous faire rire que par le contraste entre l'effort et le résultat, entre son assurance surhumaine et ses perpétuelles déconvenues.

C'est là que réside tout le comique de ces Nick Carter d'occasion, dont on marquerait bien la candeur, la vanité et les bévues en les appelant des Nick par terre.

Fernand Vandérem.

LA VIE DE PARIS

Le Chapeau d'Automne

Octobre... Sombre date, jadis, pour les collégiens que nous fûmes ! Il fallait quitter les grandes forêts, la mer aux tendres nuances, les casinos, les maisons environnées de parcs, il fallait abandonner tout cela pour s'enfermer en des classes lugubres, où des barbons sévères tentaient de nous intéresser aux malheurs d'Enée, à je ne sais quelles vaines conjugaisons grecques, sinon à des équations plus tristes encore.

Heureusement, nous avions la visite de rentrée chez le tailleur... Opportune et charmante consolation ! Ne fallait-il pas, en effet, songer aux costumes et aux manteaux d'hiver ? On se présentait donc, la tête encore pleine de rêves, chez l'« english tailor », et ce n'était pas sans émotion qu'on lui commandait d'abord le veston dont on attendait merveille, puis, quelques années plus tard, la jaquette irrésistible, et enfin, dès la rhétorique, le smoking indispensable à tout bon humaniste.

En quittant le tailleur, on se rendait chez le chapelier : et bientôt arrivait au logis un carton un peu solennel, qui contenait — quelle tristesse ! — le sinistre, l'affreux chapeau haute forme, coiffure barbare en vérité, et pénible à voir sur nos têtes d'enfants, mais dont nous étions si fiers !

Et chaque dimanche après cela, nous allions ainsi vêtus, deux par deux ou trois par trois, errant çà et là dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, ou parfois encore, s'il faisait très beau, aux courses. Nous avions l'air de petits garçons déguisés en messieurs, en nos habits de cérémonie ; nous paraissions gentiment, mais infiniment ridicules ; nous étions enfin les naïfs, les prétentieux, les insupportables « gigolos », comme on dit... Où sont maintenant les gigolos d'antan, et leur fameux, leur prétentieux chapeau haute forme, celui qu'ils se dépêchaient d'aller acheter dès la rentrée des classes, la consolation, la seule consolation du lamentable octobre des collégiens ?... Tout cela n'est plus, tout cela ne se fait plus.

En effet, il est incontestable que depuis vingt ou trente ans, l'aspect de la jeunesse a entièrement changé. Me trompé-je ? L'allure même de nos lycéens ne paraît plus du tout semblable à ce qu'elle fut jadis. Leur geste a plus de décision, de désinvolture, et leurs épaules doivent avoir gagné plusieurs centimètres de largeur. On peut, avec assez de vraisemblance, attribuer aux sports bienfaisants cette transformation. Mais c'est le costume surtout des « gigolos » qui a évolué. Il est beaucoup moins « vêtement du dimanche ». De toutes parts, ce ne sont que vestons, pardessus bons pour le plein air, caoutchoucs ingénieux, fourrures pratiques, souliers qui défient la boue et gants de cowboys. Equipés de la sorte, nos jeunes athlètes semblent devoir conquérir le monde : ils pourront toujours commencer.

Enfin le consternant chapeau haute forme lui-même a vécu. Les jeunes messieurs portent des chapeaux ronds dans toutes les circonstances de leur vie, ce qui vraiment soulage la vue. Ces gaillards ingénus, qui vont quitter le tennis pour les dictionnaires, et le fusil de chasse pour la philosophie, se moqueraient bien, j'imagine, des petits messieurs dérisoires que furent leurs aînés !... Ainsi va le monde. Tâchons de croire que le progrès, la santé, la force, la vie allègre, ce sont les vestons de 1912, les chaussures de marche, les « melons ». L'étiolement, au contraire, la race en danger, la déplorable hygiène, c'étaient sans doute nos ridicules jaquettes et nos redingotes de 1890, et nos chapeaux de luxe, nos tiares. Le diable, esprit du mal, doit abriter ses cornes sous un chapeau haute forme.

En revanche, la plus pure et saine poésie est évoquée par les tenues rustiques de l'automne, les étoffes bourrues que l'on aime à présent, les feutres honnêtes, les gabardines dépourvues de toute coquetterie. Se trouve-t-il rien d'aussi vertueusement bocager et champêtre que certains catalogues, où l'on peut voir annoncés, par exemple, un vêtement de chasse « d'une légèreté presque féerique » ; un autre, pour la pêche, « dont la couleur inspire confiance au poisson le plus méfiant » ; une veste de cheval, qui « donne un chic sportif même à des cavaliers inexpérimentés !... » Et notez que ce sont des magasins populaires qui vendent ces habits pour la pluie et le vent, la mer et la forêt, la montagne, la rivière, la plaine, les champs... On croirait que tous les citoyens français vont s'habiller en *boy scouts* ou en trappeurs de l'Arkansas. Tel est le goût d'aujourd'hui : il est très romanesque, au fond.

Or, naguère, déguisés en « gentlemen », dès la rentrée des classes, nous poursuivions aussi notre chimère, parbleu ! Le rhétoricien Chérubin, qui veut être un athlète coiffé d'une casquette en 1912, souhaitait, il y a vingt ans, de passer pour un dandy surmonté d'un chapeau de soie... Après tout, l'important, c'est que Chérubin s'efforce d'abord d'être quelque chose, n'importe quoi : il tâchera ensuite d'être quelqu'un, il a bien le temps.

Marcel Boulenger.

Échos

La Température

Depuis hier la température s'est beaucoup refroidie sur la région ; le temps est assez beau cependant. Le ciel est encore nuageux, mais d'aspect moins menaçant que ces dernières journées, qui toujours finissaient par quelque grosse averse. La pression barométrique s'est rapidement relevée ; on notait, hier, à Paris, 763mm, ce qui équivaut à une hausse de 11mm sur la veille.

Le matin, le thermomètre marquait 8° au-dessus de zéro et restait à 12° le soir, à cinq heures.

Le vent du nord souffle avec force sur la Manche et la Bretagne et la mer est très houleuse sur toutes nos côtes.

Des pluies sont tombées sur le centre et l'ouest de l'Europe ; en France, elles ont été encore très abondantes, notamment à Calais, à Lyon, à Clermont-Ferrand et à Brest.

Sur nos autres régions, la température s'est aussi abaissée.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 5° à Charleville ; 6° à Nancy ; 8° à Dunkerque, à Nantes, au Mans et à Belfort ; 9° à Cherbourg et à Clermont ; 10° à Boulogne, à Brest et à Lorient ; 11° à Besançon ; 12° à Ouessant, à l'île d'Aix, à Rochefort et à Bordeaux ; 13° à Limoges ; 14° à Perpignan ; 15° à Cette ; 18° à Marseille ; 19° à Oran.

En France, un temps frais est probable.

(La température du 3 octobre 1911 était, à Paris ; 6° au-dessus de zéro le matin et 12° l'après-midi ; baromètre : 764mm ; le froid s'accentue.)

Du *New York Herald :*

A New-York : Beau. Température : max., 21°7 ; min., 10°5. Vent sud-ouest. — A Londres : Beau. Température : max., 10°5 ; min., 2°7. Vent nord-nord-ouest — A Berlin : Beau. Température (à midi) : 11°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Enghien. — Gagnants du *Figaro :*

Prix du Valentinois : Claudine II ; Cantinier II.
Prix du Graisivaudan : Myrtil ; Inquisitif.
Prix de l'Oisans : Rubinat II ; Ibis IV.
Prix de la Romanche : Aldo II ; Crissa.
Prix Blaviette : Made in England ; Grimaldi.
Prix de l'Isère : Kildare II ; Saint Priest.

A Travers Paris

Un de nos lecteurs nous signale cette incroyable chinoiserie de l'administration.

La nuit dernière, à deux heures du matin, il passait en automobile rue Blanche. La rue était assez mal éclairée. Soudain il aperçoit, là, tout près, devant sa voiture, une tranchée, à peine défendue par un remblai de terre et quelques pavés, et qu'entourait une corde tendue sur quatre piquets. Aucune lanterne ne signalait l'obstacle, le précipice.

Un mètre de plus... et c'était la catastrophe.

Je pensai, nous écrit notre correspondant, que d'autres pourraient ne pas avoir la chance d'échapper, comme moi, au danger ; j'avisais donc, boulevard de Clichy, des agents cyclistes et leur signalais le péril.

Ils me répondirent :

— C'est fort bien, mais nous n'y pouvons personnellement rien. La rue Blanche est du neuvième arrondissement ; nous, nous sommes des agents du dix-huitième. Si nous rencontrons un collègue du neuvième, nous lui signalerons ce que vous nous avez signalé. Merci !

Et ils s'en furent !

Je ne sais, à l'heure où je vous écris, si l'obstacle contre lequel ma voiture avait failli se briser n'a pas été cause de quelque accident. Est-il vraiment possible que, dans de pareils cas, l'intervention immédiate des gardiens de la sécurité publique dépende des délimitations administratives ?

Oui ! la chose est possible. Ainsi le veulent des règlements qui gagneraient sans doute à être annulés pour les cas d'extrême urgence.

Des ouvriers de diverses corporations ont envahi le Cours-la-Reine et y font mille besognes. Certains se contentent modestement d'éventrer la chaussée à grands coups de pic et de pioche. Mais ces obscurs vandales ne font que préparer la tâche de leurs camarades plus éclairés. On a vu, déjà, d'étonnants jardiniers qui ont déraciné tous les arbres et les ont honnêtement replantés un mètre plus haut. Curieux travail, et qui passionna les badauds.

Ce n'est point pour leur seul plaisir que ces jardiniers soulevaient les arbres. En effet, le Cours-la-Reine devant être exhaussé d'un mètre, en face du quai de la Conférence, il était indispensable de ne pas les enfouir dans la terre. Ils semblent d'ailleurs avoir gaillardement supporté cette opération. Ce sont des Parisiens, que le chirurgien n'effraie point.

Mais un autre travail s'accomplit encore sur le Cours-la-Reine. Pour une fois, les divers services de la Ville se sont mis d'accord, et le relèvement de la chaussée est opéré en même temps que l'installation des caniveaux électriques du tramway. Donc, il y a des ouvriers qui frappent le fer, pendant que d'autres cimentent des pierres. On dit que les travaux dureront longtemps, et que les cavaliers ne retrouveront point avant le printemps leur allée réservée. Mais il faut proclamer qu'enfin, à Paris, il y a sur un chantier de véritables ouvriers qui travaillent. Constatation toute nouvelle, et très agréable.

C'était un chien qui vivait dans une bourgade du Poitou, et batifolait à son gré lorsque passait une charrette. Un boutiquier de la rue Vavin le vit et l'aima. Il l'emmena donc dans sa maison parisienne.

Or, à peine l'animal était-il installé, qu'un sourd grondement parvint à ses oreilles. Et ce grondement s'enfla jusqu'à atteindre le bruit du tonnerre. Aussitôt, le chien, effrayé, bondit et hurla. Ce ne pouvait être qu'un grand danger qui menaçait la maison. Une méfiance, héritée des ancêtres des cavernes, tenait Médor dressé, les oreilles droites, la gueule ouverte et aboyant terriblement.

Car, dans la campagne poitevine, où il était né, il n'y a point d'autobus.

Il se calma lorsque le bruit s'éteignit. Mais, cinq minutes plus tard, il se reprit à hurler. Et à chaque passage de la monstrueuse voiture, il avertit tout le quartier du péril qui allait fondre.

Hélas ! les hommes sont ingrats. Il se trouva des locataires pour se plaindre et un propriétaire pour les écouter. Si bien qu'hier, M. Ancelle, juge des référés, fut sollicité d'ordonner l'expulsion du chien.

Mais le propriétaire se présenta, et dit :

— A son arrivée à Paris, mon chien a été horripilé par le bruit des autobus. C'est de douleur qu'il hurlait. Aujourd'hui, il a pris les habitudes parisiennes. Il ne hurle plus. Je demande le renvoi de l'affaire à huitaine pour établir, par des témoignages, le silence de mon chien.

Le juge a fait droit à cette requête. Dans huit jours, nous saurons si le chien du Poitou est vraiment devenu un citadin que rien ne scandalise plus.

Pour l'honneur des escargots.

Ils étaient en grand danger, ces savoureux mollusques, de voir s'obscurcir leur réputation antique et vénérable. La pernicieuse malice des fraudeurs ne les avait point épargnés, et, par leurs détestables artifices, de méchantes gens s'appliquaient à réaliser des escargots sans saveur et sans sincérité.

Ils n'y réussissaient que trop bien. Sans parler des industriels sans pudeur qui n'hésitent point à emplir de trompeuses coquilles avec certaines farces innommables, il est des marchands indélicats qui produisent dans le monde l'humble « petit gris » sous l'habit glorieux des « vignerons de Bourgogne ». Il en est d'autres qui, au mépris de toutes les traditions, substituent, dans l'assaisonnement, la margarine au beurre.

Ces abus — et d'autres encore dont gémissent les gourmets — vont bientôt prendre fin. Le commerce des escargots s'est ressaisi. Et voici que vient de se former le syndicat de défense des préparateurs et marchands d'escargots de France. Ces bons citoyens démasquent les fraudeurs qui les déshonorent, et leur syndicat, dans les procès entre eux ouverts, se portera partie civile. Le directeur du service des fraudes, au ministère de l'agriculture, vient de les assurer de son active bienveillance, leurs statuts sont déposés. Tout est prêt. Quelques jours encore et la campagne commencera.

Tous les amateurs d'escargots — ils sont nombreux — s'en réjouiront.

BILLET

à M. Frantz Jourdain

Etant friand de beaux spectacles et de belles couleurs, monsieur, vous avez assisté sans doute à des courses de taureaux. Vous rappelez-vous l'amusante scène qu'on voit s'y dérouler parfois, — comme au cirque un intermède comique entre deux « numéros » sérieux ? Le taureau ne veut ni se battre ni rentrer au toril. Alors est introduite dans l'arène une de ses compagnes. Elle s'approche, elle semble lui dire : « Viens donc... », puis reprend le chemin du logis ; alors, redevenu soudain bon garçon, l'animal féroce emboîte le pas à son amie, et disparaît derrière elle, au petit trot.

Voilà deux ou trois ans, monsieur, que cette image me vient à l'esprit, au moment où s'ouvre le Salon d'automne. Excusez-moi pour ce qu'elle a d'irrespectueux ; mais est-on maître d'une image qui vous hante l'esprit, d'autant plus obstinément qu'on l'en voudrait chasser ?

Le « toril », c'est ce Salon d'automne où le dessin, la peinture et la sculpture de *demain*, d'après-demain et de plus tard encore s'amusent depuis plusieurs années au dépens des « bourgeois » et des snobs. Les bourgeois eurent vite fait de s'apercevoir que certains s'y moquaient d'eux ; les snobs s'en aperçurent aussi et en témoignèrent d'autant plus d'irritation qu'ils s'étaient efforcés de croire, eux, à cette plaisanterie... Et nos curiosités parisiennes s'enfuyaient peu à peu du toril, quand vous avez trouvé un moyen bien original de les y ramener. Vous nous avez dépêché de délicieux messagers, — et si rassurants ! — qui s'appellent David et le baron Gérard, Amaury-Duval et Baudry, Millet, Delacroix, Chassériau, Fantin, Ricard... (Récemment, ne fût-ce pas Ingres lui-même ?) Vous vous êtes dit : « Ils n'oseront pas résister à cet appel-là. Ils suivront... et j'en profiterai pour leur faire aimer, à côté des folies qui ne comptent point, certaines choses que je voudrais bien qu'ils aiment. »

Et derrière le troupeau des classiques, nous avons repris, en effet, au petit trot, le chemin du Salon d'automne. Monsieur, vous devez avoir beaucoup d'esprit. — SONIA.

Nouvelles à la Main

— Alors, l'Orient-Express est immobilisé ?

— Oui, par la mobilisation.

Entre récidivistes :

— Ce Rorique ! quel maladroit ! Se faire pincer à la veille d'un si beau coup ! Alas ! poor Rorique !

Le Masque de Fer.

UN PROGRAMME

Il n'est personne, parmi les musiciens ou dans le monde des simples amateurs, qui n'admire l'incessante activité artistique de l'Opéra-Comique et l'amour sincère et désintéressé de l'art dont ce théâtre, depuis la direction de M. Albert Carré, se plaît à donner l'exemple. Depuis plusieurs années, les plus belles œuvres de la musique française — les plus significatives aussi — ont vu le jour sur cette scène. Et cette compréhension parfaite de tout ce qu'apporte d'inédit l'effort de tel ou tel artiste, ce zèle intelligent pour la nouveauté intéressante n'empêchent point qu'à l'Opéra-Comique, mieux que partout ailleurs, les grandes œuvres classiques reçoivent le tribut d'hommages qu'il serait dommage de ne pouvoir leur apporter.

Il est superflu, peut-être, de redire ces choses. Il le serait plus encore de louer l'art ingénieux et charmant qui préside à la mise à la scène de toutes les pièces que l'Opéra-Comique accueille. Et les noms des artistes aimés et justement célèbres qui composent sa troupe rendent pareillement l'éloge inutile.

Le passé de ce théâtre est garant de l'avenir. Après les brillantes soirées que l'Opéra-Comique, au cours de ces dernières années, a consacrées à la musique, il va de soi qu'il ne voudrait ni ne pourrait déchoir. La saison de 1912-1913, au contraire, s'annonce comme particulièrement intéressante et belle. Les œuvres inédites y tiendront une large place, et dès la rentrée plusieurs œuvres nouvelles, dues aux jeunes musiciens les plus en vue de l'heure présente, vont être offertes aux abonnés et au public.

Au surplus, nos lecteurs trouveront plus loin le programme complet de la saison qui se prépare. Et la simple lecture en sera plus éloquente que tous les commentaires que l'on en pourrait faire.

A. N.

LE DANGER BALKANIQUE

La Situation

Une personnalité diplomatique très au courant des gens et des choses d'Orient nous adresse sur la crise balkanique les très pertinentes observations suivantes :

Un ami du *Figaro* disait hier à propos des préparatifs belliqueux que les Etats des Balkans persistent à redoubler : « Tout dans ma raison me fait croire à la guerre, et tout dans mon instinct me fait croire qu'elle n'aura pas lieu. » Je crois qu'on ne peut résumer plus exactement la situation.

Si obscur que soit l'horizon, si bruyant que soit tout ce cliquetis d'armes, si inquiétantes que soient les mobilisations annoncées de tous côtés, il n'y a pas encore à se décourager.

On n'apporte ni de telles lenteurs dans les menaces, ni de tels atermoiements dans les envois d'ultimatum quand on est bien décidé à se battre.

Certes, l'exaspération est grande parmi les populations frémissantes de la Bulgarie et du Monténégro principalement, leur volonté d'obtenir, par les armes, les réformes que la Turquie a toujours refusées, est très sincère, de même que leur ardeur pour la lutte ; mais ces peuples, aussi intelligents que courageux, se rendent compte de l'opposition qu'ils rencontreront de la part de l'Europe après leur victoire : ils savent qu'aucune annexion ne sera acceptée par les grandes puissances, qu'aucune augmentation de territoire ne leur sera consentie, et qu'il se passera pour eux, au point de vue du morcellement ottoman, si la victoire les favorise, ce qui se passe pour l'Italie à propos des îles de la mer Egée.

Ces îles ont été prises par les Italiens, et personne en Italie ne songe à les conserver : il n'en est même pas question dans les négociations pacifiques d'Ouchy, où chacun des deux belligérants sait parfaitement que l'Europe veut que les îles soient abandonnées par la nation victorieuse.

A quoi bon se battre alors ? se disent les populations des Balkans.

Autre raison de pacification :

La panique des Bourses de Berlin, de Vienne et, pourquoi ne pas le dire aussi, de Paris, est pour les gouvernements le commencement de la sagesse. Ministres et chefs d'Etat se disent qu'il faut décidément enrayer cette baisse inconsidérée, qu'il est temps de faire preuve de vigueur et d'exiger de la Porte les réformes dont on avait coutume de sourire, sans trop songer à les réclamer, et ils vont tout mettre en œuvre pour empêcher un conflit qui ruinerait non seulement les Balkans et la Turquie, mais en même temps les pays eux-mêmes qui ne prendraient pas part à la lutte !

Il y a décidément trop de catastrophes à redouter pour que les grandes puissances ne se montrent pas résolues à imposer la paix au prix de quelques légitimes concessions que l'Empire ottoman doit à ses voisins irrités et à la longanimité de l'Europe.

D'ailleurs, les conversations que M. Poincaré a eues depuis deux jours avec M. Sasonoff semblent devoir écarter le péril qui a été imminent. Si l'accord austro-russe se rétablit, grâce à cette intervention dont le monde entier saura gré à notre président du Conseil, l'horizon s'éclaircira très vite.

Et de cette alerte il ne restera que le souvenir d'un terrible danger heureusement écarté.

Sans compter que la paix italo-turque n'étant plus qu'une question d'heures, la rédaction du traité étant déjà décidée, la situation sera profondément modifiée, et c'est un calme depuis longtemps inconnu qui succédera à cette longue et périlleuse succession d'orages.

Voilà pourquoi je demeure optimiste..., quand même !

Un diplomate.

Les chances de paix

Nous avons été heureux de publier les lignes qui précèdent et qui confirment nos propres renseignements.

Voici maintenant les impressions très documentées de notre collaborateur Raymond Recouly et de nos divers correspondants.

Les lecteurs du *Figaro* seront ainsi complètement renseignés et pourront dégager de toutes ces notes la vérité de la situation à la date d'hier.

Cette situation change d'ailleurs de jour en jour, sinon d'heure en heure.

Le fait essentiel de la journée d'hier, c'est la nouvelle que la Bulgarie, avant de s'adresser à la Turquie et à plus forte raison de procéder à des mesures militaires, précisera, dans une note aux Puissances, ses revendications macédoniennes. Voilà qui nous assure quelques jours de répit, *trois ou quatre*, à ce que disent des personnes bien renseignées.

Il s'agit, pour la diplomatie européenne, de les mettre à profit.

A la suite de l'entretien de M. Sasonoff et de M. Raymond Poincaré, avant-hier au soir, une importante décision a été prise par les deux hommes d'Etat qui se sont trouvés en parfait accord : celle de saisir immédiatement les diverses chancelleries, en vue d'une démarche collective. Les télégrammes à cet effet ont été expédiés aussitôt.

On a l'impression que le gouverne-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Nouvelles Diverses

PARIS

Des vers et des aveux

Lemérère, inculpé dans le crime de Boullay-les-Trous, a envoyé hier, à M. Drapier, juge d'instruction, ces quelques vers, suivis d'aveux :

O ghetto, sombre et noir,
Sous tes murs pleins d'horreur
Règne le désespoir.
Les plaintes et les pleurs.
Coincés sous tes murailles
Bien des êtres vivants,
Bandits de toutes tailles,
Déshérités souvent,
Mais dont l'âme tressaille,
Et s'aigrissent lentement.
Car c'est une bataille
Activée follement,
Où le pauvre est vaincu
Et le riche vainqueur.
Celui qui a perdu
Voit sombrer son honneur,

Cela est signé : *Lemérère, qui dévalisa à Cerney-la-Ville un bijoutier, le poursuivit jusqu'à la gare de Boullay-les-Trous et le tua.*

A l'instruction

M. Bourgueil, juge d'instruction, a refusé hier la mise en liberté provisoire de M. Etienne, l'ancien greffier inculpé de faux, réclamée par Me Paul Viven, l'expertise des écritures n'étant pas terminée.

— M. Beer, juge d'instruction, a entendu Hourmet qui, le 25 septembre, tua sa femme à coups de revolver, 25, rue de Lévis. Il était assisté de Me Paul Viven. Hourmet a répété qu'il regrettait son acte. Le juge l'a autorisé à embrasser ses enfants.

— Hier, pour la quarante-deuxième fois, M. Chesnay, juge d'instruction, faisait amener à son cabinet, le bandit Perschler, assisté de son avocat, Me Maurice Ribet, et, pour la quarante-deuxième fois, le malfaiteur a reconnu de bonne grâce les nouveaux méfaits qui lui étaient imputés.

Perschler a même fait preuve d'une mémoire étonnante, il a cité, sans en omettre un, plus de deux cents objets volés par lui, au cours de nombreux cambriolages.

Les instituteurs et le gouvernement

Le syndicat des instituteurs de la Seine a pris officiellement depuis hier la direction du mouvement de résistance.

Il se trouvait déjà, en fait, à la tête de ce mouvement. Mais hier, à la suite, paraît-il, d'un référendum organisé auprès des syndicats de province (ils sont trois si nous sommes bien informés), le syndicat de la Seine a désigné le nouveau bureau de la Fédération des syndicats.

C'est M. Chalopin — cela va sans dire — qui a été désigné. Il l'a été à l'unanimité.

Le syndicat des instituteurs de Maine-et-Loire, celui des Bouches-du-Rhône et celui du Rhône ont voté des ordres du jour dans lesquels ils déclarent refuser de se dissoudre.

On avait annoncé par erreur qu'une instruction judiciaire était ouverte contre les instituteurs syndiqués de la Savoie. Il n'en est rien.

M. Chênebenoît, juge d'instruction, avait convoqué hier, à son cabinet, vingt et un instituteurs ayant appartenu au conseil syndical du premier syndicat des instituteurs de la Seine, fondé en 1905.

Le plus grand nombre d'entre eux ont déclaré qu'ils ne faisaient plus partie du conseil syndical ; les autres ont reconnu qu'ils étaient membres du conseil du nouveau syndicat. Ils ont revendiqué la liberté syndicale.

Ils étaient assistés de Me Pierre Laval.

Une immense entreprise

Grâce aux innombrables ramifications qu'elle possède dans toute la France et à une organisation merveilleuse, l'administration Dufayel vend par abonnement au même prix qu'au comptant dans plus de sept cents magasins de Paris et de province qui lui servent d'intermédiaires. La brochure explicative est envoyée franco à toute personne désireuse de renseignements supplémentaires.

Le régisseur à l'oreille coupée

Le 29 septembre dernier, M. Renaudet, régisseur au théâtre Moncey, infligeait une amende à Mlle Beaume qui était arrivée en retard.

Un acteur, M. Raymond Gaudriller, dit « Talma », prit fait et cause pour l'artiste et à la fin de la représentation une explication eut lieu entre lui, le régisseur et les amis de l'un et de l'autre. Une légère échauffourée s'en suivit, mais pendant que l'on échangeait des coups de poing, quelqu'un, d'un coup de canif, décolla l'oreille gauche de M. Renaudet.

Le régisseur porta plainte et hier l'oreille devenue pièce à conviction, figurait sur le bureau de M. Roty, juge d'instruction, qui a interrogé les témoins et les inculpés, Mlle Beaume et M. Gaudriller, assistés de Me Canet.

— J'affirme, s'écria M. Gaudriller, que je n'ai pas coupé l'oreille du régisseur !

Pourtant M. Roty a remis l'actrice en liberté, mais a gardé « Talma », malgré son assertion.

Les Cambrioleurs

Des cambrioleurs se sont introduits hier dans un pavillon situé 14, rue Géraldi, à Bois-Colombes, appartenant à M. Bonnot de la Varenne, qui villégiature actuellement dans le Midi.

Le coffre-fort, toutes les armoires, les commodes et les secrétaires ont été fracturés.

M. Bonnot de la Varenne a été averti télégraphiquement par M. Faralicq, commissaire de police de Courbevoie.

Une enquête est ouverte.

La Lampe électrique O. R.

C'est la dernière création de la Société Auer, digne en tous points de ses aînées. La disposition originale et rationnelle de son filament affirme sa supériorité sur toutes les autres lampes, comme durée et rendement utile de lumière. Seule, elle se place dans toutes les positions et éclaire dans toutes les directions.

En vente dans toutes les bonnes maisons et dans les succursales de la Société Auer.

Arrestations à Montmartre

Deux sujets italiens, Pascal Canzaniello et André Branchini, cherchaient à vendre, il y a quelques jours, une reconnaissance du Mont-de-Piété portant engagement d'un titre de mille francs.

Les inspecteurs de la Sûreté, qui, depuis un mois, surveillaient les Italiens dont les allures leur paraissaient suspectes, ne tardèrent pas à découvrir que le titre avait été volé à un étranger dans un restaurant du Bois de Boulogne par deux femmes, Jeanne Artaïa et Judith Pennini.

Ces quatre malfaiteurs qui occupaient un même appartement, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, ont été arrêtés hier. Une perquisition opérée chez eux a amené la découverte de bijoux qu'ils avaient volés à M. Ambrouil, 22, avenue de Villiers, dans la nuit du 1er au 2 août dernier.

DÉPARTEMENTS

Manifestations

Brest. — Ce soir, au Conseil municipal, les catholiques ont protesté contre l'affectation de leur patronage à un établissement municipal.

Une colonne d'un millier de catholiques, après un meeting au patronage, est venue manifester sous les fenêtres de l'hôtel de ville en chantant des cantiques.

La séance a dû être suspendue.

Les soldats, les gendarmes et des agents de police ont dispersé la foule. Six arrestations ont été opérées dont celle de l'abbé Madec.

Cambriolage du château de la reine Nathalie de Serbie

Bayonne. — Dans la nuit de dimanche à lundi, d'audacieux cambrioleurs se sont introduits dans le château de Sacchino, appartenant à la reine Nathalie de Serbie, à Bidart.

Les malfaiteurs ont visité toutes les pièces, notamment la chambre de la dame d'honneur de la Reine, dans laquelle ils ont volé de l'argenterie et des objets de valeur.

Un jardinier, qui garde la propriété dans laquelle ne villégiaturait personne, a prévenu la gendarmerie, et le parquet de Bayonne a immédiatement ouvert une enquête.

Déraillement d'un rapide

Pau. — Le rapide 513, parti à 4 h. 28 du soir de Tarbes pour Bordeaux, a déraillé vers sept heures, en franchissant la station de Baigts (Basses-Pyrénées), à sept kilomètres de Puyoo.

Huit wagons sont sortis des rails et trois d'entre eux se sont renversés dans un pré à une vingtaine de mètres du gave de Pau.

Une cinquantaine de voyageurs ont subi une forte secousse ; mais trois seulement ont été blessés et peu grièvement. En revanche les dégâts matériels sont importants et la voie impair est obstruée.

L'assassin des Aubrais

Béziers. — On vient d'arrêter à Béziers l'amie de Lecombe, l'assassin du contrôleur Tharry. Cette fille, nommée Blanche Blin, dite Clio, dite Sapho, appartient à une honorable famille de Compiègne, qu'elle a abandonnée pour se livrer à la vie aventureuse. Elle va être transférée à la prison d'Orléans.

La tempête

Rennes. — A Bécherel, un peuplier, déraciné par le cyclone, s'est abattu sur trois femmes. L'une d'elles, Mme Grison, qui a eu la colonne vertébrale brisée, est dans un état désespéré. La deuxième, Mlle Commereuc, a eu le bras fracturé et porte de multiples contusions. La dernière a été plus légèrement atteinte.

Une bande de cambrioleurs

Corbeil. — Lundi soir, on arrêtait boulevard Victor-Hugo, à Clichy, un nommé Tisserand, deux malfaiteurs et leurs amies, auteurs de plus de cinquante cambriolages commis dans la banlieue parisienne.

Voici qu'au lendemain de cette quintuple arrestation, des comparses se sont répandus dans la région de Corbeil, où, la nuit dernière, ils ont opéré.

Vers deux heures du matin, ils ont cambriolé le bureau de tabacs Théo, avenue Darblay, à Corbeil, attenant à la Société Générale.

Les bandits ont emporté cent francs qui se trouvaient dans la caisse et deux cents francs de timbres.

Ils laissèrent sur les lieux une lettre affranchie à l'adresse de M. Faivre, commissaire de la première brigade mobile, boulevard du Palais, à Paris, ainsi conçue :

Essonnes, 2 octobre.

Citoyen Faivre,

Tâche d'avoir vivants la onzième bande et ses acolytes et ne mets pas sur le dos de Tisserand et consorts l'affaire Thivat, à Rueil, et le tabac de grande-ceinture, à Saint-Germain.

Veille sur ta peau, nous veillons sur la nôtre. Vaincus, mais pas déroutés !

Battus, mais pas abattus !

Signé : X...

Cette lettre a été saisie par M. Bataillé, commissaire de police.

Manifestation antimilitariste

Troyes. — Une manifestation s'est produite hier devant la caserne du 1er bataillon de chasseurs à pied où s'opère chaque année la concentration des jeunes soldats appartenant au 20e corps d'armée envoyés aux compagnies de discipline.

Après avoir fait une longue promenade dans la ville, « les joyeux » s'étaient décidés à rentrer à la caserne, mais leurs amis qui étaient restés à l'extérieur assaillirent tout à coup la sentinelle et les soldats du poste.

Il fallut dégager par la force les abords du quartier. Une bagarre extrêmement violente prit alors naissance. Plusieurs individus ont été blessés et de nombreuses arrestations ont été opérées.

Argus.

AVIS DIVERS

L'ÉPIDERME EST PURIFIÉ, blanchi, satiné, au moyen de la *PATE* et du *SAVON DES PRELATS. Parfrie Exotique*, 35, r. du 4-Septbre.

A LA BELLE JARDINIÈRE

Les 5, 7 et 8 octobre, Grande Mise en Vente de COMPLETS D'HIVER, pour Hommes et Jeunes Gens, PARDESSUS, PANTALONS.
(Voir aux Annonces.)

A L'OPÉRA-COMIQUE

La Saison 1912-1913

Le rêve de tous les musiciens étant d'être représentés à l'Opéra-Comique et le directeur de ce théâtre ne pouvant se défendre contre le désir qu'il a de contenter tous les compositeurs de talent, il s'ensuit que la quantité des œuvres reçues rue Favart ne se trouve pas toujours en proportion avec le nombre de celles qui peuvent y être représentées, ce qui cause des mécontentements difficiles à éviter.

M. Albert Carré, qui ne peut multiplier le travail imposé à son personnel, va essayer cependant, en consacrant la saison entière qui commence à monter des œuvres inédites, d'apaiser, dans la mesure du possible, les impatiences qui se manifestent, sachant que d'autre part il plaira à ses abonnés et à son public en flattant leur goût pour les nouveautés.

Voici les titres de quelques-uns des ouvrages retenus par la direction de l'Opéra-Comique, parmi lesquels sera fait un choix définitif pour la formation du programme de la saison 1912-1913.

La Danseuse de Pompéi, pièce à spectacle en 8 tableaux, tirée du roman célèbre de Jean Bertheroy par Mme Henry Ferrare et M. Henri Cain, musique de M. Jean Nouguès.

La faveur particulière dont le public a encouragé les débuts de ce jeune compositeur, le très vif intérêt du sujet puisé par Mme Henry Ferrare et M. Henri Cain dans le beau livre de Mme Bertheroy, l'occasion offerte au directeur de l'Opéra-Comique de réaliser une curieuse reconstitution de l'antique Pompéi, le concours enfin de Mme Marguerite Carré à laquelle s'offre une création adaptée à son double talent de chanteuse et de comédienne, permettent de fonder un espoir favorable sur cet ouvrage destiné à ouvrir la saison de l'Opéra-Comique.

MM. Francell, Périer, Vieulle seront les autres principaux interprètes de l'ouvrage.

La Sorcière, musique de M. Camille Erlanger, viendra ensuite. Le livret de cet opéra a été tiré par M. André Sardou du drame que son père, Victorien Sardou, écrivit pour Mme Sarah Bernhardt et qui fournit en 1904 la belle carrière que l'on sait sur le théâtre de notre grande tragédienne. Le rôle de Zoraya créé par Sarah Bernhardt aura pour interprète, à l'Opéra-Comique, Mlle Chenal. Elle sera secondée par MM. Beyle, Périer comme principaux partenaires.

L'œuvre qui succédera à *la Sorcière* n'est pas encore désignée. Ce sera l'une des suivantes :

Le Carillonneur, drame lyrique en cinq actes d'après le roman de M. Georges Rodenbach, poème de M. Jean Richepin, musique de M. Xavier Leroux.

Céleste, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, tiré du roman de M. Gustave Guiches : *Céleste Prudhommat*, par MM. Gustave Guiches et Trépard, musique de M. Emile Trépard.

Les quatre journées, pièce lyrique en quatre actes. Poème d'Emile Zola. Musique de M. Alfred Bruneau.

Le Pays, drame en musique en trois actes et quatre tableaux. Poème de M. Ch. Le Goffic. Musique de J. Guy Ropartz.

La Tisseuse d'orties, drame lyrique en quatre actes, poème de M. Morax. Musique de M. Gustave Doret.

Marouf, savetier du Caire, conte des *Mille et une Nuits*, en cinq actes, d'après la traduction du docteur J.-C. Mardrus. Poème de M. Lucien Népoty. Musique de M. Henri Rabaud.

D'autres œuvres sont en préparation, dont :

Un *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, musique de M. Moret.

La Ville morte, du célèbre dramaturge italien M. d'Annunzio, musique de Mlle Nadia Boulanger et de M. Pugno.

Nelé Dooryn, trois actes, poème et musique de M. Mariotte.

La Petite Marchande d'allumettes, conte de Noël en trois actes, poème de Mme Rosemonde Gérard et de M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin.

Roses d'automne, comédie lyrique en trois actes, paroles de M. Porel, musique de M. Laurens.

Sans compter les œuvres étrangères :

Francesca da Rimini, drame en trois tableaux, d'après Fr. Marion Crawford. Poème de Marcel Schwob, musique de M. Léoni.

Résurrection, pièce en quatre actes, tirée de Tolstoï, paroles de G. Hanau, Traduction de M. Paul Ferrier, musique de M. Frank Alfano.

Pepita Jimenez, comédie lyrique en deux actes et trois tableaux, tirée de la nouvelle de Juan Valere, par M. F. B. Money Coutts, musique de J. Albeniz.

Le Mois de Marie, drame lyrique en un acte, traduction de M. Paul Milliet, musique de M. Giordano.

Un certain nombre d'ouvrages en un acte attendent également l'occasion d'être admis au programme de l'Opéra-Comique.

Citons ceux qui ont le plus de chance de pouvoir y trouver leur place, cette année :

Il était une bergère, conte lyrique en un acte, de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Lattès.

Messaouda, opéra-comique en un acte, poème de M. Pierre Elzéar, musique de M. Ratez, directeur du conservatoire de Lille.

La préoccupation de réserver la plus grande place aux œuvres inédites sur les affiches de sa saison et d'y consacrer tout son temps, retardera, cela se conçoit, quelques-unes des reprises que M. Albert Carré projette de faire. Il est intéressant cependant de les mentionner, ne fut-ce que pour prendre date.

Il prépare une intéressante reprise de *Fidelio* de Beethoven pour les débuts de Mlle Lubin, premier prix de chant, d'Opéra et d'opéra-comique, qui, invitée par le ministre à faire choix du théâtre sur lequel elle préférerait effectuer ses débuts, s'est prononcée pour l'Opéra-Comique.

Cette reprise de *Fidelio* sera, pour la forme de l'ouvrage, un retour à ce qu'il était du temps de Beethoven, c'est-à-dire qu'il redeviendra un opéra-comique au lieu de se présenter sous l'aspect d'un opéra, avec les récitatifs ajoutés par Gevaërt. Les scènes parlées ont été traduites de l'allemand avec une grande fidélité par M. Kufferath, le directeur du théâtre de la Monnaie.

Le directeur de l'Opéra-Comique aurait voulu trouver le temps encore de remettre à la scène :

Le *Freischütz*, de Carl-Maria de Weber, également sans les récitatifs de Berlioz, et ramené à sa forme première.

Le Roi malgré lui, ce délicieux ouvrage de Chabrier, dont l'incendie de l'Opéra-Comique avait, en 1887, interrompu la carrière.

Les Troyens, le chef-d'œuvre de Berlioz, et toutes les œuvres aussi, qui, par leur succès, ont mérité de garder leur rang au répertoire, comme :

Ariane et Barbe Bleue, de Dukas ; *Aphrodite*, de M. Camille Erlanger ; *la Habanera*, de M. Laparra ; *le Rêve*, de Bruneau ; *la Reine Fiammette*, de M. Xavier Leroux ; *les Armaillés*, de M. G. Doret.

Ces projets seront réalisés à leur heure.

Préoccupé en outre de donner satisfaction au public des matinées du jeudi de l'Opéra-Comique, amateur du vieux répertoire, M. Carré réserve à ces matinées les reprises suivantes :

Le Devin du village, un acte de J. J. Rousseau, remis au répertoire à l'occasion du centenaire du grand écrivain ; *Zampa*, opéra-comique en trois actes, musique d'Hérold ; *le Médecin malgré lui*, de Gounod ; *les Pêcheurs de perles*, le premier ouvrage de Bizet ; *les Amoureux de Catherine*, un acte resté populaire de M. Maréchal ; *le Passant*, de M. Paladilhe ; *Grisélidis*, légende musicale en trois actes, de Massenet.

Plusieurs œuvres de Massenet reparaîtront, cette année, sur les affiches de l'Opéra-Comique. Ce sera la meilleure façon pour ce théâtre qui fut, comme disait le maître, son théâtre préféré, de célébrer sa mémoire et de chanter sa gloire.

Manon, Werther, Grisélidis, le Jongleur de Notre-Dame, Sapho, la Navarraise, Marie-Magdeleine, Thérèse, et jusqu'à *la Grand'Tante*, le premier petit ouvrage de Massenet dont M. Carré rêve d'offrir une reprise à son public du jeudi, viendront les unes ou les autres rappeler ce que l'Opéra-Comique doit au grand compositeur français disparu et ce que l'art musical a perdu en le perdant.

Gaston Davenay.

Les représentations d'abonnement de l'Opéra-Comique pour la saison 1912-1913 commenceront le 5 novembre 1912 par la série A du mardi, chaque série comprenant quinze représentations :

Celles du jeudi, série A, commenceront le 7 novembre.
Celles du samedi, série A, commenceront le 9 novembre.
Celles du mardi, série B, commenceront le 12 novembre.
Celles du jeudi, série B, commenceront le 14 novembre.
Celles du samedi, série B, commenceront le 16 novembre.

Voici la nomenclature et les dates, par série, de chacune des représentations :

Mardi A : 5 et 19 novembre, 3, 17 et 31 décembre 1912, 14 et 28 janvier 1913, 11 et 25 février, 11 mars, 1er, 15 et 29 avril, 13 et 27 mai.

Jeudi A : 7 et 21 novembre, 5 et 19 décembre 1912, 2, 16 et 30 janvier 1913, 13 et 27 février, 13 mars, 3 et 17 avril, 1er, 15 et 29 mai.

Samedi A : 9 et 23 novembre, 7 et 21 décembre 1912, 4 et 18 janvier 1913, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, 5 et 19 avril, 3, 17 et 31 mai.

Mardi B : 12 et 26 novembre, 10 et 24 décembre 1912, 7 et 21 janvier 1913, 4 et 18 février, 4 et 25 mars, 8 et 22 avril, 6 et 20 mai, 3 juin.

Jeudi B : 14 et 28 novembre, 12 et 26 décembre 1912, 9 et 23 janvier 1913, 6 et 20 février, 6 et 27 mars, 10 et 24 avril, 8 et 22 mai, 5 juin.

Samedi B : 16 et 30 novembre, 14 et 28 décembre 1912, 11 et 25 janvier 1913, 8 et 22 février, 8 et 29 mars, 12 et 26 avril, 10 et 24 mai, 7 juin.

Il n'y aura pas de soirée d'abonnement entre le 15 mars et le 25 mars en raison de la semaine sainte.

Voici d'autre part, droit des pauvres compris (10 %), le tarif d'abonnement pour chaque série de représentations :

Loges de balcon, la place, 180 fr. plus 19 fr. 50 pour le droit des pauvres ; fauteuils de balcon (1er rang), 180 fr. + 21 fr. ; baignoires, fauteuils de balcon (2e et 3e rangs), fauteuils d'orchestre, 150 fr. + 16 fr. 50 ; fauteuils du 2e étage de face (1er rang), 120 fr. + 13 fr. 50 ; fauteuils du 2e étage de face (2e et 3e rangs), 120 fr. + 12 fr. ; loges du 2e étage de face, 120 fr. + 12 fr. ; avant-scène et loges du 2e étage de côté, 90 fr. + 10 fr. 50 ; fauteuils du 3e étage (1er rang), 75 fr. + 9 fr. ; fauteuils du 3e étage (2e et 3e rangs), 65 fr. + 7 fr. 50.

Les matinées du jeudi sont au nombre de trente-deux divisées en deux séries, série rouge et série bleue, chacune d'elles donnant droit à *seize spectacles différents*.

La première matinée du jeudi (série rouge) aura lieu le 10 octobre et la première matinée du jeudi (série bleue) le 17 octobre. Elles alterneront ensuite de jeudi en jeudi jusqu'au 22 mai (excepté le jeudi saint 20 mars).

Voici l'indication des dates :

Série rouge : 10 octobre 1912, 24 octobre, 7 novembre, 21 novembre, 5 décembre, 19 décembre, 2 janvier 1913, 16 janvier, 30 janvier, 13 février, 27 février, 13 mars, 3 avril, 17 avril, 1er mai, 15 mai.

Série bleue : 17 octobre 1912, 31 octobre, 14 novembre, 28 novembre, 12 décembre, 26 décembre, 9 janvier 1913, 23 janvier, 6 février, 20 février, 6 mars, 27 mars, 10 avril, 24 avril, 8 mai, 22 mai.

Le tarif de l'abonnement pour ces matinées du jeudi est ainsi fixé (droit des pauvres de 10 0/0 compris).

Avant-scène, loges de balcon, fauteuils de balcon 1er rang, 112 fr. + 11 fr. 20 pour le droit des pauvres ; fauteuils d'orchestre et de balcon 2e et 3e rangs, baignoires, 96 fr. + 9 fr. 60 ; fauteuils de 2e étage, 64 fr. + 6 fr. 40 ; avant-scène, loges de face du 2e étage, 60 fr. + 6 fr. ; loges de côté du 2e étage, 56 fr. + 5 fr. 60 ; fauteuils du 3e étage, 1er rang, 48 fr. + 4 fr. 80 ; fauteuils du 3e étage, 2e et 3e rangs, 40 fr. + 4 fr. ; avant-scène, loges de côté du 3e étage, 32 fr. + 3 fr. 20 ; stalles du 3e étage, 28 fr. + 2 f. 80.

Le bureau des abonnements de l'Opéra-Comique, rue Marivaux, est ouvert de onze heures à six heures.

S'adresser par correspondance à Mme Bin, préposée aux abonnements.

LES THÉATRES

Vaudeville : *La Prise de Berg-op-Zoom*, comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry.

La nouvelle comédie de M. Sacha Guitry a obtenu un succès éclatant, et je ne sais, à vrai dire, s'il convient de féliciter davantage dans cette brillante aventure l'auteur ou le comédien. Qu'ils se débrouillent. J'imagine d'ailleurs qu'ils doivent être ce matin de trop bonne humeur l'un et l'autre pour se froisser de cette incertitude.

La *Prise de Berg-op-Zoom* échappe à la critique, et comme elle a raison ! C'est son adresse et c'est sa grâce. On ne saurait à vrai dire classer ces quatre actes dans telle ou telle catégorie. Ils s'y refusent avec allégresse et entendent conserver leur liberté souriante et enivrée. Ils vont de l'extrême comique à l'extrême tendresse. Ils savent être parfaitement adroits jusqu'au moment où il est plus adroit encore de cesser de l'être. Ils ont toutes les malices, mais sans avoir l'air d'y prendre garde, et ils s'amusent si bien dans certaines scènes à paraître sincères qu'ils le deviennent tout à fait. Lorsqu'ils ne sont pas impayables, ils sont délicieux, et l'on goûte à les entendre un plaisir infini qui est toujours du joli plaisir et qui ne craint pas du tout, chemin et succès faisant, de s'embellir d'un peu d'émotion.

Les dons remarquables de M. Sacha Guitry ne nous ont jamais apparu avec plus de vivacité et d'évidence que dans son nouvel ouvrage. Peut-être *la Prise de Berg-op-Zoom* n'a-t-elle pas la profondeur un peu amère du *Veilleur de nuit*. Mais elle atteste chez son auteur des moyens infiniment plus variés, plus brillants, plus sûrs d'eux-mêmes. Et enfin il convient de ne pas oublier que la comédie qui nous occupe a été représentée non dans un petit théâtre, mais sur l'une des scènes les plus vastes et les plus redoutables du boulevard. M. Sacha Guitry s'est joué de ces difficultés nouvelles pour lui, et *Berg-op-Zoom*, célèbre par son héroïque résistance, a eu vite fait d'amener à la plus joyeuse des capitulations un public qui s'est tout de suite déclaré vaincu. M. Sacha Guitry avait tout ce qu'il fallait pour le désarmer : une grande variété d'invention, une habileté à toujours trouver le détail pittoresque et l'accessoire utile, un art très fin dans le choix et dans le dessin des grandes scènes, une rare souplesse qui lui permet d'aller de la fantaisie à la vérité sans jamais s'éloigner beaucoup ni de l'une ni de l'autre, et surtout un dialogue capable de lui fournir sans cesse les trouvailles les plus drôles et les plus inattendues, et quand il lui arrive d'en avoir besoin pour faire passer une situation, des excuses, que je défie les plus susceptibles de ne point accepter.

Notez bien que dans *la Prise de Berg-op-Zoom*, M. Sacha Guitry a imaginé un point de départ assez scabreux et qui n'était point du tout excellent. Le détournement de mineures n'est point encore, parmi les crimes et délits, sympathique au public, et il me semble que M. Sacha Guitry eût pu choisir toute autre infraction au Code pénal.

Mais, qu'importe ! Rien n'est plus avantageux à un auteur dramatique qu'une difficulté vaincue. Et celle-ci est en déroute — dès le premier acte qui est une exposition claire et adroite. Le second acte est d'un mouvement et d'un imprévu tout à fait charmants, — et quel plus précieux éloge lui donner ! — il nous a paru tout à fait digne de se passer dans le décor du *Roi Candaule*. Enfin voici le troisième acte. Il ne contient qu'une scène, mais quelle scène ! variée, comique, émue, toujours en progression et dont la fantaisie va presque jusqu'au lyrisme, — et cela dans le bureau d'un commissaire de police ! C'est au point que nous nous sommes demandé un instant — et c'est peut-être une petite objection, — si ce commissaire était bien un commissaire véritable. C'est là sans doute le fait d'un vieux préjugé. Nous consentons rarement à être arrêtés par la police, mais jamais à être charmés par elle. Cette scène est exécutée avec une vérité, une grâce et une vigueur singulières. Elle aurait pu s'achever en vers sans que nous en eussions été choqués. On l'a acclamée. Le dernier acte n'est qu'un dénouement, mais il contient un élément nouveau — la confusion en une seule personne du commissaire et de l'amant — et il est traité avec une franchise et une belle humeur qui nous ont aisément fait oublier ce qu'il peut avoir d'un peu schématique et d'un peu incomplet. Tel est le bilan de cette heureuse soirée que M. Sacha Guitry, s'il est reconnaissant aux dieux favorables, devra marquer de tout un petit sac de pierres blanches.

***

Dans un salon en désordre, un homme est occupé gravement à découper des planches et à faire de petites figurines, qu'il enlumine ensuite avec amour. Il s'appelle Léo Vannaire ; c'est un brave garçon, un peu niais, un peu ridicule. Sa femme Paulette est exaspérée de voir des copeaux traîner dans son appartement ; mais rien ne trouble la sérénité de Léo. Il installe même sur la table, comme modèle, une petite femme gentille et bébête, Lulu, qui est la maîtresse de son ami Paul Rocher, et il commence à dessiner sa silhouette.

Mais il est bien difficile, même à l'homme le plus pacifique, de se livrer, sans être dérangé, à la plus innocente des occupations. Voici que les domestiques apprennent à Léo qu'il court sur lui, dans le quartier, des bruits fâcheux : des hommes mystérieux ont fait une enquête, interrogé sur sa femme et sur lui les fournisseurs et la concierge. Que veut dire tout cela ? Léo en parle avec inquiétude à son beau-frère et à sa sœur, M. et Mme Vidal. Vidal lui demande s'il n'a rien sur la conscience ; tout homme ne cache-t-il pas quelque peccadille, parfois fâcheuse ? Très ému, Léo avoue qu'il s'est laissé entraîner, quelques jours auparavant, dans une partie fine, pas très fine, en compagnie de quelques amis de collège. Le malheur est qu'avec ces amis, il y avait aussi une très jeune personne qui, elle, aurait dû être encore au collège. Peut-être la police, — qui est si bien faite, — a-t-elle appris la chose, et cela va faire scandale. Léo est maintenant si troublé, qu'il n'a même pas la force de rien cacher à sa femme. Paulette n'éclate pas en reproches : elle n'aime plus son mari. Très honnête femme, cependant, elle ne l'a jamais trompé ; elle ne veut pas avoir d'amant. Depuis trois semaines, un inconnu obstiné la suit constamment dans la rue, la retrouve au théâtre, au restaurant, partout, et elle est indignée de cette assiduité. Mais la conduite de son mari lui est presque indifférente. Elle veut seulement éviter un scandale, et elle téléphone au commissaire de police de son quartier pour obtenir de lui un rendez-vous le lendemain.

Le second acte se passe le même soir ; la scène représente les couloirs d'un théâtre, qui ressemble fort au théâtre du Vaudeville. Au fond, on voit la porte d'entrée de plusieurs loges ; des spectateurs circulent dans le couloir pendant l'entr'acte, et disparaissent ensuite dans les loges, lorsque le rideau se lève. Léo et Paulette, Vidal et sa femme occupent la loge 32, avec Paul Rocher, qui fait la cour à Mme Vidal, à la grande fureur de la petite Lulu, qui vient le relancer à deux reprises. Cependant, un homme semble, dans le couloir, attendre quelque chose. Et il guette, en effet, la sortie de Paulette. C'est lui qui la suit depuis trois semaines ; il en est éperdument épris. Comment est-il toujours si soigneusement informé de tous les endroits où elle va ? Nous ne le soupçonnons guère encore. Mais la porte de la loge 32 s'ouvre, et Paulette sort toute seule, pour renvoyer chez elle la petite Lulu. Elle recule de stupéfaction en se trouvant une fois de plus en face de son suiveur. Lui, fort malin et voulant éviter le premier choc, commence par tout nier, dès qu'elle lui exprime son indignation ; puis, ayant gagné ainsi un peu de temps, il avoue qu'il l'aime, et lui affirme, avec une assurance qui la démonte, qu'elle viendra le voir le lendemain. Il lui tend sa carte qu'elle jette à terre, la salue respectueusement, et rentre dans la salle. Paulette appelle aussitôt son mari et le prie d'aller gifler cet impertinent personnage. Léo n'a pas la moindre envie de se battre, et Paulette est indignée de sa lâcheté. L'inconnu, lui, était plus brave : et puis c'était l'inconnu.

Le troisième acte nous mène — le lendemain — dans le cabinet du commissaire de police. Celui-ci est assis dans son fauteuil, et nous reconnaissons aussitôt, en lui, le « suiveur » de Paulette. Il attend sa visite, puisqu'elle lui a fait demander la veille, un rendez-vous. Elle entre et recule de surprise à sa vue ; il se met à rire, lui dévoile sa qualité, et lui offre le thé avec tant de bonne grâce qu'elle ne peut refuser ; elle lui avoue la frasque de son mari qu'il ne connaissait nullement, mais lui ne s'y attarde guère et le voici bientôt en pleine scène d'amour. Il exprime ses sentiments avec une ardeur éloquente pleine de charme ; il mêle la gaminerie à la tendresse, l'autorité à la prière ; il raconte à Paulette tous les rêves fous qu'il fait ; il a même tant d'espoir qu'il fixe par avance, sur un calendrier qu'il feuillette, le jour où elle viendra chez lui, celui où il l'embrassera pour la première fois, celui enfin où elle se donnera... Les éphémérides indiquent ce jour-là comme étant l'anniversaire *de la prise de Berg-op-Zoom* par les Français ; Paulette sourit, elle est émue aussi ; le commissaire a si bien su lui prouver qu'elle détestait son mari ! Et puis son amour est respectueux ; il ne veut pas qu'elle soit sa maîtresse ; elle divorcera, et il l'épousera. La voilà déjà vaincue et conquise ; dans un geste charmant, elle arrache quelques feuilles du calendrier, pour arriver plus vite au jour fixé : Berg-op-Zoom commence à faiblir.

Il ne reste plus qu'à combiner ingénieusement le divorce. Léo a surpris une conversation au téléphone, où sa femme avouait son amour à un monsieur dont il ne soupçonne pas le nom et dont elle attend la visite. Voulant la prendre en flagrant délit, il prie aussitôt le commissaire du quartier d'accourir. Après une série de quiproquos plaisants, il finit par surprendre en effet sa femme dans les bras d'un homme, mais ces bras sont précisément ceux du commissaire. Et le commissaire se refuse énergiquement à dresser un procès-verbal contre lui-même. On finit par persuader à Léo qu'il doit de bonne grâce consentir à divorcer et à prendre sur lui tous les torts. Le commissaire remporte ainsi une éclatante victoire : Berg-op-Zoom est prise, et se rend, avec, d'ailleurs, tous les honneurs de la guerre.

Cette comédie a été supérieurement jouée par M. Sacha Guitry et par Mme Charlotte Lysès.

M. Sacha Guitry est en train de devenir un grand comédien. Il joue de race. On demeure stupéfait et charmé de ce mélange de naturel et d'autorité, de bonne grâce naïve et de scepticisme souriant. Il est servi par d'admirables moyens : une voix chaude et tendre, et un physique si épanoui et si joyeux qu'il lui suffit de s'attrister un tout petit peu pour paraître avoir un grand chagrin. L'auteur doit être joliment satisfait de son interprète qui ne peut manquer de lui rendre la pareille. Mme Charlotte Lysès a certainement trouvé son meilleur rôle dans le personnage de Paulette. Elle y a été d'une grâce et d'une simplicité remarquables. On a fait grand succès aussi à M. Baron fils (Léo Vannaire) trop souvent relégué dans de petits emplois et qui nous a vraiment divertis par son comique ahuri et bonhomme. Mlle Marthe Debienne a été charmante de gentillesse et d'ingénuité dans la silhouette du petit modèle Lulu. On n'est pas plus joliment Lulu que Mlle Debienne. Il faut complimenter pour leur adresse et leur entrain MM. Lérand, Joffre, Georges Flatteau, et Mmes Jane Sabrier et Ellen-Andrée.

Robert de Flers.

LA SOIRÉE

RÉOUVERTURE DES CAPUCINES

Chez les soiristes comme chez les photographes, les clichés sont conservés. Prenons donc dans notre boîte à clichés celui qui est de circonstance et disons hardiment que l'ouverture du petit théâtre des Capucines indique celle, définitive, de la saison théâtrale parisienne.

Ceci posé, et en attendant l'année prochaine, foulons le tapis de sparterie qui se déroule le long du couloir du boulevard des Capucines, traversons la petite cour périodiquement stupéfaite de la réunion des élégances qui l'illuminent, serrons la main à l'obligeant secrétaire Néblis, constatons qu'il a toujours bon pied, bon monocle et belle barbe, et pénétrons dans la petite salle coquette et bien fréquentée, où quatre colonnes bien connues se font voir comme si elles étaient mille.

Oui, c'est bien la définitive ouverture de la saison théâtrale parisienne. Ils et Elles sont tous là. Tous Ceux et toutes Celles sans qui les répétitions générales ne seraient que de banales, de languissantes, d'obscures et de tristes cérémonies d'investitures dramatiques. Il y a, empilés dans les loges, accumulés sur des strapontins, compressés dans les couloirs (si ironiquement appelés « promenoirs ») tous ceux qui — puisque c'est la mode — sont princes ou princesses de quelque chose. Il y a des princes de la critique, des princes de la presse, des princes de la caricature, des princes de l'art dramatique et du roman, des princes de la finance, des princes de la diplomatie étrangère, des princes de la direction ou de l'impressarisme théâtral. Il y a des princesses du Chant, de la Comédie, du Music-hall, de la Mode, que dis-je ! de l'avi